

Un vent de folie
et d'amour

Du même auteur :

Mon prince ne viendra pas (Tant pis, je ferai sans !)
(2019)

J'ai épousé mon prince (Merci du cadeau !)
(2021)

Notre échappée belle
(2020)

Pour nous sauver
(2020)

Aux éditions HarperCollins :

Alerte : avalanche d'amour et tempête de flocons
(2021)

Alex KIN

Un vent de folie
et d'amour

Auto-édition

Ce livre a été publié sur **www.bookelis.com**

Illustrations de la couverture :
© 2Li

© Alex KIN, 2022

Dépôt légal : Mai 2022
ISBN : 979-10-359-0200-1

A. KIN
37250 VEIGNE

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

*À Thomas,
ton amour pour la Grèce est devenu le mien,
Et à nos trois petits accros au caffè freddo,
essayez de nous en laisser un peu quand même !*

1.

C'est une mauvaise idée. Une très mauvaise idée. Probablement la pire qu'elle ait jamais eue. Et Dieu sait que je me méfie toujours de ses éclairs de génie qui ont tendance à tourner au fiasco intégral.

Audrey, de trois ans mon aînée, est persuadée d'avoir en permanence une longueur d'avance sur le commun des mortels. Elle croit savoir tout sur tout, se fiche éperdument de nos doutes quant à sa soi-disant science infuse et fait mine de ne pas remarquer que je dois souvent repasser derrière elle pour payer les pots cassés. Peu lui importe, elle continue de foncer tête baissée.

Cette fois, on peut dire qu'elle s'est surpassée ! Elle n'a rien imaginé de plus improbable depuis qu'elle s'est improvisée coiffeuse pour rafraîchir ma coupe la veille de mon entrée en sixième. J'ai été obligée de camoufler le massacre sous un bonnet malgré des températures avoisinant les trente degrés en cette fin d'été. Quelle belle façon de mettre un pied dans l'univers impitoyable des collégiens !

Ce coup-ci, ce n'est pas mon intégrité physique qui est en jeu mais ma santé mentale. Pourtant, je vais céder, comme

je le fais toujours. Elle n'a aucun doute là-dessus, et moi non plus. Je déteste les conflits, je préfère m'écraser afin de faire plaisir à tout le monde. Alors, bien que je pense que cette histoire va forcément mal tourner, nous savons toutes les deux que je ne vais pas m'y opposer.

Elle sent malgré tout une pointe de réticence de mon côté et cherche à me convaincre du bien-fondé de sa proposition. Sa voix devient mielleuse à l'autre bout du fil.

— Quinze jours de vacances sur une île grecque, on a connu plus désagréable, non ? Allez, Marion, ce n'est pas le bain quand même, tu pourrais montrer un peu plus d'enthousiasme !

Si l'on ne tient compte que de la destination, son plan semble effectivement intéressant, surtout pour moi qui ai toujours rêvé de voyager. Elle m'a vanté les plages de sable blanc, les eaux cristallines, les paysages à couper le souffle ; c'est vrai que c'est très tentant.

Ce sont les conditions du périple qui m'inquiètent. Partir en vacances avec Audrey, c'est risquer de se voir imposer le planning du séjour par mon adjudant-chef de sœur qui aime tout contrôler. Je n'aurai pas mon mot à dire, elle n'en fera qu'à sa tête. Jusque-là, je crois que je pourrais encore gérer. Après tout, ce serait comme revivre mon enfance, j'ai dû m'habituer à ce mode de fonctionnement par la force des choses. Depuis mon arrivée au monde, Audrey a toujours régenté notre duo, décidé ce que nous devons faire, quand nous devons le faire...

J'étais en admiration devant ma grande sœur qui savait tant de choses, je la suivais volontiers partout sans rechigner. Avec les années, l'admiration s'est estompée, quand j'ai pris conscience que son caractère autoritaire n'était pas

une sinécure. Je continue toutefois d'éviter de la contrarier, les mauvaises habitudes ont la vie dure.

Ces vacances seraient comme un retour dans le passé, sans avoir besoin de monter dans une DeLorean trafiquée. Cependant, si l'on emmène notre mère, comme Audrey le propose, les choses se gâtent drôlement. Ces deux-là s'entendent comme chien et chat ; elles sont incapables de communiquer sans s'écharper. La suggestion de ce voyage familial pourrait donc paraître saugrenue venant de ma sœur. Mais elle s'est persuadée que maman est en pleine déprime et ne se remet pas de la mort de notre père, deux ans plus tôt.

— Tu ne te rends pas compte qu'elle ne va pas bien ? me reproche Audrey. Tu lui rends visite régulièrement pourtant.

J'accuse le coup. C'est vrai, je ne me suis aperçue de rien, alors que je suis celle qui voit le plus souvent notre mère. Normal, je suis la seule à être restée à Lyon, notre ville natale. Malgré tout, c'est Audrey, avec son flair infailible de chien renifleur, qui a remarqué que quelque chose cloche. J'avais l'impression que maman avait repris le dessus, après les mois difficiles qui ont suivi le décès de papa. Elle a arrêté de se morfondre et de se terroriser à la maison. Elle a même recommencé à sourire. Mais apparemment, j'ai dû louper quelque chose.

— Elle a besoin de nous, insiste ma sœur. On n'a pas le droit de la laisser tomber.

Inutile de faire vibrer la corde sensible pour me culpabiliser. Même si ce voyage remet en cause toute mon organisation, je vais suivre le mouvement sans broncher. C'est

dans ma nature, on ne se refait pas, et sûrement pas à mon âge.

Je proteste mollement, pour la forme.

— Je ne suis pas certaine d'avoir les moyens de me payer un séjour comme celui-ci.

— Tu n'as pas écouté ce que je viens de dire ? Nous allons utiliser les miles de Damien pour les billets d'avion. Il en a tellement qu'il ne sait plus quoi en faire.

Damien, le mari d'Audrey, bouge beaucoup pour son travail et a accumulé de nombreux points de fidélité auprès de la compagnie nationale, dont il va gracieusement nous faire bénéficier. Merci, beau-frère.

— Et sur place ?

— Tout est arrangé, je nous ai dégotté un super hôtel ! s'exclame-t-elle fièrement. Les prix sont accessibles, on a droit à une réduction en prenant plusieurs chambres.

Elle a tout prévu. Je n'ai aucun moyen de refuser ce voyage, elle a pensé à tout. Et au cas où ce ne serait pas suffisant, elle en rajoute une couche.

— Tu m'as dit que tu n'auras Samuel qu'une semaine, puisqu'il préfère aller en colo avec ses copains plutôt que de rester avec sa vieille mère. Et ce sera en août. Donc tu es disponible en juillet et tu as largement assez de congés pour partir quinze jours avec nous. De toute manière, tu n'as pas d'autres projets, n'est-ce pas ?

Elle s'imagine que je ne fais rien de ma vie ? C'est du Audrey tout craché. Elle réussit en une seule tirade à décider de ce que je dois faire de mes propres vacances, tout en me rappelant que je suis une femme abandonnée par son ex-mari, et dont le fils prendra bientôt son envol.

Rien que pour cette remarque désobligeante, j'aimerais être capable de lui répliquer d'aller se faire voir, pour lui montrer que je ne suis pas à sa disposition. Un instant, je suis tentée de le faire.

Cependant, je renonce vite à cette idée. Je cherche à me convaincre que ce séjour pourrait peut-être se révéler agréable, sur un malentendu. Même moi, je n'y crois pas, je connais trop bien ma famille pour me laisser berner.

La vérité, c'est que je ne suis pas de taille à affronter l'ennemi. Je suis trop lâche pour ça. Je n'ai pas envie de me lancer dans cette bataille, elle me fatigue d'avance. Chercher à contrecarrer un plan d'Audrey, c'est s'exposer à des représailles sans fin. Et puisqu'il paraît que notre mère a besoin de nous... Je capitule malgré ma réticence initiale qui ne faiblit pas.

— O.K., c'est d'accord.

Je regrette ces mots à la seconde où je les prononce, mais il est trop tard pour reculer.

2.

— Parfait ! triomphe Audrey. Tu te chargeras de convaincre maman.

Son culot me sidère et refroidit le peu d'ardeur dont je faisais preuve.

— Quoi ? Tu ne lui en as pas encore parlé ?

— Bien sûr que non ! Si c'est moi qui lui propose, tu sais très bien qu'elle refusera sans prendre le temps d'y réfléchir.

C'est une certitude. Elles s'opposent depuis la naissance d'Audrey. Maman adore raconter que, même pour sortir de son ventre, son premier bébé n'en a fait qu'à sa tête, en évitant de coopérer. Après trente heures de travail éreintant, l'obstétricien a dû procéder à une césarienne pour mettre ma sœur au monde. Cette entrée en matière mouvementée a symbolisé les prémices de leur relation conflictuelle.

C'est bien pour cette raison que l'idée d'Audrey m'effraie. C'est de la folie ! Elles sont incapables de cohabiter plus de quelques jours sans s'écharper, et là elles devraient tenir deux semaines ? Je crains le pire. J'ai peur que ce voyage sape le moral de notre mère au lieu de l'améliorer.

— Si elle montre des réticences, tu n'auras qu'à lui dire que c'est ce que papa aurait voulu, insiste mon aînée.

Je n'oserais jamais faire ça. Je me retiens de la remercier de me refiler le sale boulot. Ce n'est pas mon genre de ruer dans les brancards, mais ça ne va pas être une mince affaire de persuader maman de nous accompagner. Et comme si ce n'était pas déjà suffisant, la dernière remarque d'Audrey m'achève.

— Je suppose que, pour faire bonne figure, on doit proposer à Lucie de se joindre à nous. Tu n'auras qu'à demander à maman de voir ça avec elle.

Elle me prend pour son larbin. Il faut dire que je suis une esclave très docile et obéissante. Je n'ai pas vraiment le choix. Trop de tensions règnent dans cette famille pour que j'ajoute mon grain de sel. Et il y a peu de chance que Lucie consente à nous accompagner si c'est Audrey qui la convie. Lucie est la benjamine de notre fratrie cent pour cent féminine, une petite dernière qui n'était pas prévue au programme, et que, pour une raison que j'ignore, notre aînée n'a jamais acceptée.

Je me dépêche de raccrocher avant qu'Audrey me fasse une autre requête irréalisable, en plus du miracle qu'elle me demande d'accomplir. Lorsque j'ai pris son appel, il y a un quart d'heure, je ne m'attendais pas à me retrouver dans une situation si compliquée, et quelque chose me dit que je n'ai pas fini d'en baver.

Samuel me rejoint dans le salon tandis que je fixe toujours mon portable, atterrée par ce qui vient de me tomber dessus. Mon ado dégingandé s'affale dans un fauteuil, écrasé par une énorme fatigue alors qu'il n'a rien fait de sa

journée. Quand je le vois dans cet état de larve apathique, j'ai envie de le secouer.

— Tu parlais avec qui ? me demande-t-il en désignant le téléphone que je pose enfin sur la table basse.

— Ta tante Audrey. Elle m'a invitée à partir en vacances avec elle au mois de juillet.

— Sérieux ? s'amuse-t-il. Tu as dit non, j'espère !

Il observe mon visage ennuyé.

— Carrément pas, tu as dit oui, même si ça doit te coller le seum !

Seize ans d'éducation pendant lesquels je me suis échinée à faire de mon fils un garçon bien élevé, et il a suffi qu'il entre au collège pour commencer à utiliser des expressions qui font saigner mes oreilles. Celles qu'il ramène maintenant du lycée ne sont guère mieux.

Je me défends sans y croire vraiment moi-même.

— Ne dis pas n'importe quoi, je suis sûre que je vais passer de bonnes vacances en sa compagnie. Nous allons aussi emmener mamie.

Sam éclate de rire.

— Mamie et tata Audrey ensemble ? Tu vas grave morfler ! Je serais en PLS à ta place !

Je fais comme si je n'avais rien entendu, et j'ajoute :

— Il y aura également ta tante Lucie.

Samuel ouvre de grands yeux ronds.

— Tu déconnes ?

— Pas du tout, nous prévoyons de partir quinze jours sur une île grecque qui a l'air magnifique.

Mon fils s'esclaffe de plus belle.

— Non, mais jamais je voudrais voyager avec elles. Elles vont passer leur temps à s'engueuler. C'est pas vrai, tu m'as tué, je suis au bout de ma vie !

— Tu n'es en tout cas pas arrivé au bout de ton dictionnaire pour me parler comme ça. Je te rappelle que tu n'es pas dans la cour du lycée, alors surveille ton langage.

Il n'a que faire de ma remarque et me donne un précieux conseil.

— Sérieux, maman, prends un gilet pare-balles. Il va être mortel, ce voyage. J'te jure, ça craint trop !

Je soupire. Je crois que, malgré son vocabulaire fleuri, mon fils se montre bien plus perspicace que sa naïve de mère. Tout à coup, moi aussi, je me sens au bout de ma vie.

3.

Voilà deux semaines que je tergiverse. J'ai promis à Audrey de convaincre notre mère de venir avec nous en Grèce. Cependant, je sais que ça ne va pas être une mince affaire. J'ai retardé cette conversation au maximum, mais je ne peux plus reculer. Il faut que je m'en occupe, ou sinon il sera trop tard, elle prévoira autre chose, ou Lucie ne sera plus disponible. Dans un cas comme dans l'autre, je devrai subir les foudres d'Audrey pour avoir fait capoter son plan. Ce serait peut-être un moindre mal, plutôt que d'affronter des vacances toutes les quatre, mais je ne suis pas assez téméraire pour tenter cette option.

Résignée, je profite de mon samedi après-midi sans aucun projet pour rendre visite à ma mère. Au préalable, je vérifie sa disponibilité. Depuis quelques mois, elle a repris les nombreuses activités abandonnées à la suite du décès de papa. C'est ce qui m'a donné l'impression qu'elle remontait la pente, même si apparemment je me suis trompée. Quoiqu'il en soit, on n'est jamais certain de la trouver chez elle ; il vaut mieux s'en assurer à l'avance si l'on veut s'éviter un aller-retour pour rien.

Lorsque je pousse le portillon pour m'engager dans l'allée menant à la maison, une multitude de souvenirs me submergent, comme si mes milliers de passages sur ce chemin me revenaient tous en mémoire en même temps. Chaque fois que je viens ici, je suis partagée entre la nostalgie et le sentiment de stagner, de ne pas réussir à avancer tant que je resterai accrochée à cet endroit. Malgré tout, je n'imaginerais pas maman dans un autre lieu que celui qui nous a vues grandir.

Je pousse la porte en avertissant ma mère de mon arrivée.

— C'est moi. Marion.

Une voix moqueuse s'élève du côté du salon.

— Je ne m'en serais pas doutée, après ton coup de fil il y a une demi-heure pour me prévenir de ta visite ! Je prends de l'âge, d'accord, mais Alzheimer ne m'est pas encore tombé dessus, que je sache !

Je marque une pause avant de la rejoindre : elle a l'air d'humeur sarcastique aujourd'hui, les piques vont fuser. La discussion à venir s'annonce haute en couleur.

J'entre dans le séjour. J'évite de regarder vers le mur de la cheminée, celui où s'étalent les photos de toute une vie. J'ai supplié maman de décrocher les clichés les plus prometteurs, mais elle ne veut rien entendre. Ainsi, chaque personne qui pénètre dans cette pièce peut nous admirer, mes sœurs et moi, dans les pires situations. On y trouve pêle-mêle un portrait de Lucie à deux ans, barbotant dans une mini-piscine gonflable les fesses à l'air ; un gros plan d'Audrey et du sourire « chemin de fer » qu'elle a arboré durant toute son adolescence ; et, *the last but not least*, un souvenir de la magnifique coupe au bol que j'ai dû suppor-

ter le temps que mes cheveux repoussent après le carnage réalisé par Audrey.

Je me dirige vers la table devant laquelle ma mère est installée. J'embrasse la joue tendre et fripée qu'elle me tend sans quitter des yeux l'écran de son nouvel ordinateur dernier cri. Mon père se montrant réfractaire à toute forme de technologie numérique, maman et lui sont longtemps restés à la traîne de ce côté-là. Dernièrement, elle a décidé de rattraper ces décennies de retard pour devenir une mamie hyper connectée. Elle a encore du chemin à parcourir, mais elle profite des conseils de Samuel. Mon geek de fils est ravi de lui servir de guide dans le monde 2.0, d'autant plus qu'elle le gratifie régulièrement d'un petit billet pour ses cours particuliers.

Avant de m'asseoir sur une chaise en face d'elle, je lance un coup d'œil rapide à ce qu'elle fabrique : elle surfe sur une page de recettes. Je ne cherche même pas à comprendre ce qu'elle espère y trouver comme information, étant donné qu'elle déteste cuisiner.

Nous échangeons quelques banalités, sans que j'ose encore aborder l'objet de ma visite. Elle ne se rend pas compte de mon embarras, les yeux toujours rivés sur son site pour grands chefs en herbe. Après un long silence qu'elle ne semble pas remarquer, je me décide à me jeter à l'eau.

— Tu as des projets pour cet été ?

Mon interrogation se voulait anodine, mais ma voix trahit ma nervosité. Elle consent enfin à détourner le regard de son ordinateur pour m'observer, les yeux plissés.

— Pourquoi me demandes-tu ça ? Est-ce que je suis du genre à prévoir quoi que ce soit ? Comme d'habitude, je re-

joindrai probablement ta tante Françoise pour passer quelques jours dans sa maison en Provence.

Je rougis de la maladresse de mon approche. Depuis que leurs filles vivent chacune leur vie, mes parents ont arrêté de partir en vacances. À deux, ils n'en voyaient plus l'intérêt. Ils se sentaient bien chez eux, ils n'avaient plus envie de quitter leur petit confort. Chaque année, de manière immuable, ils se contentaient de quelques jours chez la famille pour se donner bonne conscience et se satisfaisaient très bien de ce minimum syndical. Maintenant seule, maman ne semble pas prête à changer ses habitudes. La tâche s'annonce ardue pour la convaincre de nous suivre à l'étranger.

— Tu n'as encore rien décidé ? Tes billets de train ne sont pas réservés ?

Je voudrais me cacher sous terre. C'est quoi, ces questions débiles ? Ma mère n'est pas dupe ; elle commence à voir venir l'entourloupe.

— Pourquoi ? s'enquiert-elle, méfiante. Tu as quelque chose à me proposer ?

Je ne peux plus reculer, je dois lâcher ma bombe.

— Audrey a eu une idée.

Très mauvaise introduction. Maman se rembrunit en entendant ce prénom.

— Tu peux t'arrêter là, je n'ai aucune envie de connaître la nouvelle lubie de ta sœur.

Je me crispe. Je ne veux pas la contrarier, mais j'ai promis à Audrey de lui parler de notre projet. Enfin, de son projet... Que je me taise ou que je continue, je vais fâcher l'une des deux, tout ce que je déteste. Maman doit sentir ma panique. Même si elle n'est pas toujours tendre, elle sait à

quel point je me mets la rate au court-bouillon à essayer de contenter tout le monde.

— Allez, vas-y, soupire-t-elle, raconte-moi ce que ta sœur a bien pu inventer.

4.

Elle m'écoute lui présenter l'idée du voyage en Grèce sans broncher, jusqu'à ce que je lui explique que nous faisons tout ça pour lui remonter le moral.

— Mais je vais bien, bon sang, vous n'avez pas besoin de me mater ! s'offusque-t-elle.

C'est aussi l'impression que j'avais, mais Audrey pense qu'elle cache son jeu pour ne pas nous inquiéter. J'ai tendance à faire plus confiance au jugement des autres qu'à mon instinct.

Étonnamment, bien qu'Audrey soit à l'initiative de ce projet, je décèle une once d'intérêt chez maman, même si elle tente de le masquer. J'insiste sur le confort de l'hôtel, je précise à quel point il serait agréable de nous retrouver en famille et, pour achever de la persuader, j'assène l'argument massue.

— Ça ferait plaisir à papa de nous voir réunies toutes les quatre.

Mes joues me brûlent. J'ai tellement honte d'utiliser ce prétexte pour la faire céder, mais il semble faire mouche. Audrey a vu juste. Le regard de maman se voile un instant,

au souvenir de cette époque où mon père se lamentait en riant de n'être entouré que de femmes. Elle se ressaisit toutefois très vite.

— Pourquoi est-ce toi qui me parles de ça, si c'est une idée de ta sœur ?

Me voilà de nouveau dans mes petits souliers. Que puis-je répondre à ça ? Je n'ai pas à réfléchir longtemps, cette question était purement rhétorique, elle poursuit sur sa lancée.

— Elle t'a envoyée en première ligne, car elle se doutait bien que je ne serais pas facile à convaincre. Et toi, tu as accepté sans rechigner, comme d'habitude.

Je n'aime pas la pointe de critique que je perçois dans sa voix. La suite ne me plaît pas plus, je me sens comme une gamine prise en faute.

— À bientôt quarante ans, tu essaies encore de faire plaisir à tout le monde. Quand comprendras-tu que tu dois penser à toi de temps en temps ?

Maman sait bien que je cherche sans cesse l'approbation des autres, c'est plus fort que moi. Je tente de me défendre.

— Est-ce si mal que ça ?

— À toi de me le dire. As-tu l'impression que c'est quelque chose qui te réussit ? Pense à ton mariage.

C'est un coup bas, mais le verdict est sans appel.

— Je ne veux pas te blesser, continue ma mère. Mais tu dois bien te rendre compte que céder à tous les caprices de Xavier n'a pas suffi pour le garder.

Je le sais bien. J'ai moi aussi dressé ce constat accablant. En dépit du grand soin que j'ai apporté à le rendre heureux et à combler tous ses désirs, mon mari a fini par me quitter pour une femme plus jeune de quinze ans, qui elle au moins

aurait, paraît-il, du caractère. Je ne me suis pas encore remise de cet échec cuisant. Malgré tout, lorsque notre fils, Samuel, reproche à son père de m'avoir abandonnée, je ne peux m'empêcher de lui chercher des excuses, arguant que le cœur a ses raisons que la raison ignore. Je suis pathétique.

Maman pose sa main sur la mienne dans un geste empli de douceur, pour me montrer que ses remontrances n'ont pas pour but de me faire du mal. Elle me regarde longuement, en proie à une intense réflexion.

— Tu as gagné, j'accepte de partir en voyage avec vous. À une condition, ajoute-t-elle.

Je m'attends au pire.

— Je veux que tu me promettes d'arrêter d'essayer de faire plaisir à tout le monde.

Je ne vois pas trop comment je vais réussir ce prodige, mais si c'est le seul moyen pour qu'elle se joigne à nous, je n'ai pas vraiment le choix.

— C'est promis.

Elle m'adresse un drôle de sourire.

— Tu as conscience qu'en me faisant cette promesse, tu cherches encore à me satisfaire ?

Je la fixe, interdite. C'est une question piège ? Elle éclate de rire devant ma mine ahurie.

— Ma chérie, tu devrais voir ta tête ! Ne prête pas attention aux délires de ta vieille mère. Tout ce que je te demande, c'est de prendre un peu plus soin de toi, et de ne pas laisser les autres diriger ta vie.

Après cette petite victoire, il me reste encore une dernière requête.

— Tu pourras te charger de prévenir Lucie ?

Un éclair de colère traverse son regard.

— Vous ne lui avez rien dit ?

— Nous avons pensé qu'il vaudrait mieux que ça vienne de toi.

Pourquoi faut-il toujours que je couvre les autres ? Je n'ai rien pensé du tout, c'est Audrey qui a tout orchestré. Malgré tout, je m'associe à ses manigances, car si je mets tout sur le dos de ma sœur aînée, notre mère réagira mal. On repassera pour les grandes résolutions de me montrer moins complaisante.

— Très bien, consent maman pour ne pas me contrarier. Je préviendrai Lucie. Mais rappelle à Audrey qu'elle te doit une fière chandelle, et dis-lui de bien se tenir pendant ces vacances, si elle ne veut pas que je lui fasse voir de quel bois je me chauffe.

Je frissonne : si nous en sommes déjà aux menaces de représailles avant même d'être parties, ça promet !

5.

Fière de cette belle victoire pourtant incertaine au départ, j'ai repoussé au maximum l'autre échéance que je redoutais le plus : l'achat d'un nouveau maillot de bain. J'ai usé jusqu'à la trame les précédents, et l'ultime survivant a rendu l'âme l'année dernière, trahi par un élastique en fin de vie.

À la base, je ne suis pas une adepte du shopping. Mais pire que tout, les essayages de lingerie et de maillots de bain me mettent au supplice. Je ne suis pas à l'aise avec ma silhouette, alors me regarder à peine couverte dans le miroir d'une minuscule cabine, sous un éclairage blafard qui me donne l'air d'un cadavre sur pattes, c'est une épreuve que je redoute par-dessus tout.

Cependant, je n'ai plus vraiment le choix. À quinze jours de notre décollage, il est temps de m'atteler à cette corvée si je ne veux pas être la risée de la plage en me cachant sous un poncho.

C'est encore pire que je le craignais. Apparemment, l'ensemble des boutiques visent comme clientèle les adolescentes et les mannequins qui peuplent les magazines. Pour

les femmes à corpulence normale, qui présentent un peu plus de poitrine qu'une planche à pain, des cuisses plus épaisses que des allumettes et, honte suprême, de la cellulite, c'est un véritable parcours du combattant. Je n'étais déjà pas très fan de mon corps avant cette séance, c'est encore pire maintenant que je l'observe saucissonné dans un bikini ficelle qui cisaille mes bourrelets. Je ne trouve que des maillots de bain riquiqui qui me donnent l'air d'un rôti prêt à se faire enfourner, ou des modèles mémérisants.

En désespoir de cause, j'envoie un message de S.O.S. à Sonia. C'est la maman d'un copain de Samuel qui habite l'immeuble juste en face du nôtre. Nous avons sympathisé grâce à la camaraderie de nos garçons, et nous sommes devenues amies, soudées par nos statuts de mères célibataires d'adolescent.

Elle me sauve la vie, ou en tout cas mon été, en m'indiquant une boutique dans laquelle je finis par dénicher ce qu'il me faut. Ce n'est pas le maillot le plus glamour ni le plus sexy, mais au moins, dans celui-là, je n'ai pas l'air d'une quadragénaire tentant désespérément de ressembler à une gamine, ni à une femme complexée se dissimulant sous des kilomètres carrés de tissu.

Je ne peux pas dire que je me trouve particulièrement jolie dans cette tenue, mais je ne devrais pas faire fuir les autres touristes quand je débarquerai sur la plage ; c'est déjà pas mal.

Toujours cachée dans la cabine d'essayage dont le rideau bâille dangereusement, j'observe mon reflet avec plus d'attention. La nature ne s'est pas acharnée sur moi, sans me gêner pour autant. Je suis quelconque. Ni grande ni petite. Ni mince ni grosse. Ma peau n'est ni blanche ni mate.

Mes cheveux châtons mi-longs ne sont ni clairs ni foncés. Je ne présente aucune particularité, on ne se retourne pas sur mon passage. J'ai l'impression d'avoir été conçue pour me fondre dans le décor, ce que je réussis à la perfection. Aucun homme ne me prête jamais attention.

Et même si un représentant de la gent masculine finissait, par hasard, par poser son regard sur moi, comment pourrait-il juger séduisant ce corps qui a déjà bien vécu ? Je ne me questionnais pas trop sur mon physique avant que mon mari me plaque du jour au lendemain, en me précisant bien que j'aurais dû prendre soin de mon apparence si j'avais voulu le garder.

Mes seins ne sont plus aussi fermes que durant ma jeunesse, et ça ne va pas aller en s'améliorant. La cicatrice qui barre mon bas-ventre s'est estompée au fil des années, mais elle ne s'est pas complètement effacée. Les vergetures qui strient mes hanches sont les autres stigmates de ma grossesse. Je n'ai jamais perdu certains kilos accumulés pendant cette période, ils s'accrochent à moi comme des sangsues.

Je colore régulièrement mes racines pour cacher les cheveux blancs déjà bien présents sur mon crâne. Je dois porter des lunettes pour lire, et je suis même passée aux verres progressifs depuis quelques mois. Le constat est accablant : jamais une marchandise de seconde main dans un tel état de délabrement ne trouvera preneur. J'ai le sentiment d'avoir atteint ma date de péremption.

Je me sentais chanceuse. J'avais rencontré mon mari tôt, contrairement à nombre de mes amies qui peinaient à dégotter un homme à la hauteur de leurs rêves. J'étais contente de mon sort. Je ne prétends pas que tout était rose

avec Xavier ; aucun couple ne vit une lune de miel pour l'éternité. Mais malgré ses sautes d'humeur et ses reproches de plus en plus fréquents, je m'estimais heureuse d'être tombée sur un bon numéro sans même chercher.

Puis, un jour, il a décidé que cette existence ne lui convenait plus, qu'il avait envie de plus, d'autre chose. Et ce besoin de nouveauté ne m'incluait pas. Il me déposait sur le bord de la route pour continuer son chemin. Il m'aurait jetée par une portière ouverte sans ralentir sa course que je n'aurais pas été plus traumatisée.

Je n'avais rien vu venir. Je faisais tout pour lui rendre la vie agréable, pour arrondir les angles et le satisfaire. Et voilà que, d'un coup, il me reprochait mon manque de répondant, il m'accusait d'être trop passive, de ne pas le secouer assez, de le laisser s'encroûter. Il m'expliquait qu'il avait besoin de quelqu'un capable de le pousser en avant. Je l'écoutais sans dire un mot, sans saisir comment il pouvait me blâmer d'avoir toujours évité les conflits, sachant qu'il détestait les disputes.

Du jour au lendemain, il a quitté notre foyer sans m'accorder le temps de comprendre ce qu'il se passait. Le choc s'est révélé encore plus grand lorsque j'ai appris qu'il partait s'installer chez sa maîtresse, une jeune collègue. C'était donc ça, ce qu'il lui fallait ? Une minette qui le vénérerait ? Il prétendait chercher quelqu'un qui lui tienne tête, je crois surtout que je ne l'idolâtrais plus assez à son goût. Leur liaison durait depuis des mois. J'avais toujours eu confiance en lui. Nous étions une famille, je n'envisageais pas un instant qu'il puisse jeter à la poubelle ce que nous avions construit.

Il a eu un comportement exécrable, me rendant responsable de notre séparation alors que c'était lui qui était allé voir ailleurs. Pourtant, malgré ses bassesses, je ne parvenais pas à le détester ni à regretter notre histoire. Parce que nous avons eu un fils ensemble, notre plus belle réussite. Mon Samuel, le grand amour de ma vie.

Du haut de ses seize ans et de ses dix centimètres de plus que moi, il me cherche et me teste de plus en plus. Il a souffert du divorce, trois ans plus tôt. Il a été blessé de constater que son père ne réclamait pas plus sa présence qu'un week-end sur deux, et encore, quand il n'avait pas autre chose à faire.

Sam a beau claironner que cette situation lui convient parfaitement, et qu'une garde alternée l'aurait, je cite, « saoulé grave », je sais qu'il n'en pense pas un mot. Il se braque contre Xavier, mais je fais mon possible pour maintenir un lien entre eux. Je maudis parfois mon ex de montrer si peu de conviction dans ses rapports avec notre fils. Néanmoins, je garde ma rancune pour moi. Comme à mon habitude, je tente d'adoucir leurs relations pour la paix des ménages. Xavier m'accuse de lui mettre des bâtons dans les roues pour me venger, Samuel m'en veut de l'obliger à conserver le contact avec son père. Chacun de leurs reproches me blesse, mais je tiens bon.

Mes proches sont furieux contre Xavier. De mon côté, je ne peux m'empêcher de culpabiliser, de me demander ce que j'aurais pu faire pour garder notre famille unie, quelle attitude j'aurais dû adopter pour que mon mari ne décide pas d'aller voir ailleurs. Il faut bien se montrer lucide, j'ai forcément une part de responsabilité dans cette histoire. Alors, pour compenser, je fais le dos rond, et je tâche de ne

pas penser à la nouvelle vie que mène Xavier chaque fois que je lui dépose Samuel, dans la belle villa qu'il vient d'acquérir. Je tente de ne pas m'effondrer lorsque je rentre seule dans cet appartement que je n'aime pas, car il me rappelle que j'ai dû quitter notre maison, mon maigre salaire n'étant pas suffisant pour continuer de vivre dans ce qui avait été notre foyer.

Et voilà que je me retrouve à scruter mon reflet peu flatteur dans le miroir déformant d'une cabine d'essayage triste à pleurer, tout ça pour préparer un séjour en compagnie de ma vieille mère et de mes deux sœurs acariâtres. Je n'ai pas compris à quel moment exactement ma vie a dévié de sa trajectoire initiale, mais les conséquences de l'embarquée se font encore cruellement ressentir, et je ne suis pas persuadée de parvenir un jour à redresser la barre.

6.

J'ai l'impression que c'était hier qu'Audrey m'appelait pour me présenter son plan farfelu. C'était pourtant il y a plus de deux mois. Mais la fin de l'année scolaire a filé à la vitesse de l'éclair, et c'est déjà le jour du départ.

Samuel est parti avec son père, me laissant seule dans notre petit appartement qui me paraît toujours bien vide sans lui. Que cet endroit me semble silencieux sans ses questions à répétition sur la composition du prochain repas ou ses musiques assourdissantes. Finalement, c'est peut-être une bonne chose que je parte au soleil avec ma famille, ça m'évitera de tourner en rond et de déprimer.

Armée de ma valise, je rejoins maman chez elle. L'une de ses amies va nous conduire à la gare, nous voyagerons ensemble en train vers la capitale. Lucie montera seule de Toulouse où elle poursuit ses études pour devenir vétérinaire. Quant à Audrey, en régionale de l'étape, elle nous retrouvera directement à l'aéroport.

Notre convoi se met en branle à l'heure prévue. Je profite de ce moment de répit avec maman, car, quand nous serons au complet, l'ambiance risque d'être houleuse. En-

fin, pour le calme, c'est vite dit ! Notre voisin de devant ignore joyeusement la consigne de bienséance qui consiste à téléphoner depuis la plateforme entre les wagons. Dès le début du voyage, il nous impose sa conversation dans laquelle il détaille tout le planning de ses vacances. Il parle fort, probablement pour s'assurer que personne dans notre voiture ne loupera son discours, ce serait trop dommage. Son petit jeu m'agace, mais jamais je n'oserais lui demander de baisser d'un ton et de respecter la quiétude des autres passagers.

Je me résigne à vivre un long trajet bruyant, au bout duquel je connaîtrai tout de l'existence de ce malotru, depuis sa peinture jusqu'à la programmation de son prochain examen de la prostate, lorsque maman décide d'intervenir. J'aurais dû me douter qu'elle n'était pas du genre à subir cette nuisance sans réagir.

Elle se lève et va se planter devant l'importun. Elle attend patiemment qu'il cesse son bavardage. L'homme est exaspéré par cette mamie qui le dévisage ouvertement ; il met en pause sa conversation et lui demande en quoi il peut l'aider.

— De ce que nous pouvons tous constater depuis plus d'un quart d'heure, commence-t-elle d'une voix mielleuse, vous parlez très bien notre langue. À voir votre téléphone collé à votre oreille, je suppose que vous n'êtes pas sourd non plus, je me trompe ?

L'homme fronce les sourcils, irrité par cet interrogatoire.

— D'après votre beau costume, poursuit ma mère, je déduis que vous êtes quelqu'un qui a les moyens, vous avez probablement reçu une bonne éducation. Je suis donc convaincue que vous avez appris à lire. Ai-je raison ?

Les gens autour de nous se taisent, intéressés par ce qui se trame de notre côté. Je me recroqueville sur mon siège en essayant de devenir invisible, pour ne pas être associée à cette folle furieuse en train de faire un scandale en plein TGV. Mais personne ne me regarde, tout le monde observe maman avec fascination tandis qu'elle continue son sermon.

— Nous pouvons donc en conclure que vous parlez, entendez et lisez le français, assène-t-elle, de plus en plus féroce. Dans ce cas, pouvez-vous m'expliquer, jeune homme, ce que vous n'avez pas saisi dans les annonces répétées du contrôleur et sur les panneaux qui demandent de ne pas téléphoner dans les voitures ? Ces injonctions m'ont pourtant l'air parfaitement compréhensibles, surtout pour quelqu'un de votre standing. Se pourrait-il alors que vous vous pensiez à ce point au-dessus du lot pour ne pas avoir à respecter les obligations imposées à la plèbe ?

Il règne dans l'ensemble du wagon un silence de mort, avant que maman porte le coup final.

— Quelles que soient vos raisons pour faire fi des règles élémentaires de politesse, vous n'êtes pas tout seul ici. À moins que vous ne vous décidiez à révéler votre code de carte bleue, les prochains numéros gagnants du loto ou la composition d'un médicament contre le cancer, votre baratin n'intéresse personne. Alors, vous seriez bien aimable, jeune homme, de mettre un terme à votre conversation ou d'aller la poursuivre ailleurs, dans un lieu où personne n'aura à pâtir de vos boniments.

Le « jeune homme » semble avoir à peu près mon âge. Il ne doit donc plus être habitué à se faire rabrouer comme un enfant, à moins qu'il ait été élevé par une mère comme la

mienne. Il paraît hésiter à voler dans les plumes de maman. Mais les manifestations de soutien de la part des autres passagers, accompagnées d'applaudissements de plus en plus appuyés, le dissuadent de monter au créneau et l'encouragent à déguerpir loin de nous. À mon avis, on ne le reverra pas jusqu'à notre arrivée à Roissy !

Je suis partagée entre la honte et l'admiration lorsque maman se rassoit à côté de moi sous les vivats des voyageurs. Elle se replonge dans sa lecture et me demande le plus naturellement du monde ce que je pense des températures dans les îles grecques au mois de juillet, comme si aucun esclandre ne venait d'avoir lieu.

Elle m'épatera toujours. J'aimerais être de taille à me dresser contre les fauteurs de troubles, à leur rabattre leur caquet avec ce panache qui force le respect. Malheureusement, je n'ai pas hérité de ce trait de caractère. J'aurais été incapable de m'élever contre lui, et si l'on m'y avait contrainte, j'aurais bégayé à voix basse une requête trop polie à coup de « Je ne voudrais pas vous déranger, mais... » et de « s'il vous plaît ». Je suis persuadée que ça aurait eu beaucoup moins d'effet.

7.

Pendant le reste du trajet, je feuillette avec maman son guide de voyage sur les Cyclades. Nous prenons le temps de lire le chapitre consacré à Naxos, notre destination. Les quelques photos laissent augurer des paysages de rêve. Les recommandations de restaurants et les détails sur les plats qu'ils servent me mettent l'eau à la bouche. Je commence à me dire que ces vacances ne sont peut-être pas une si mauvaise idée.

Cette naïveté perdure jusqu'à la gare TGV de Roissy. Nous nous faisons aider pour sortir nos valises du train et nous les tirons sur le quai vers les Escalators. Nous avons rendez-vous au niveau de notre terminal d'embarquement. Je me sens un peu perdue, moi qui n'ai jamais eu l'occasion de prendre l'avion.

Ce n'est pas faute d'avoir souhaité découvrir de nouveaux horizons, des cultures inconnues. J'ai toujours éprouvé cette envie d'aventure, mais Xavier s'y est farouchement opposé. Les congés étaient un prétexte pour partir près de chez ses parents. Il disait que je n'avais pas le droit de me plaindre, car nous vivions à proximité de mon père et

de ma mère. Je me gardais bien de répondre qu'il n'était quand même pas souvent motivé pour les voir, et je me contentais de le suivre dans ces visites annuelles de deux ou trois semaines. Je m'ennuyais à végéter au même endroit, à refaire sans cesse les mêmes activités, à arpenter systématiquement les mêmes chemins lors de nos excursions. Mais mon mari retombait en enfance sur les lieux de sa jeunesse, et mon fils appréciait d'être gâté par ses grands-parents qui lui ont toujours montré beaucoup d'affection. Alors, je taisais ma lassitude et assistais, heureuse malgré tout, à la joie des miens.

Puisque Xavier a décidé que je n'étais plus digne d'intérêt, je laisse à sa nouvelle femme les séjours estivaux avec la belle-famille. Mon programme s'avère bien plus attrayant. Malgré mes réticences initiales, je me montre reconnaissante envers Audrey d'avoir organisé ce voyage ; il est l'occasion d'accomplir l'un de mes rêves. Même si je me contente de suivre le mouvement, ça me donne l'impression de prendre un peu ma vie en main.

J'aide maman à faire rouler son bagage à travers l'aéroport. Je ne veux pas traîner en route, car j'ai peur d'une chose : que Lucie et Audrey se retrouvent avant notre arrivée. Les laisser toutes les deux, c'est comme enfermer un chien et un chat dans une cage, et espérer qu'il n'y aura pas de dégâts. Heureusement, je repère ma sœur aînée, seule, à l'entrée du hall.

Elle nous fait de grands signes, comme si nous ne l'avions pas déjà distinguée parmi la foule. Il faut dire qu'elle ne passe pas inaperçue, avec son allure sophistiquée, perchée sur des talons de douze centimètres. À mesure que nous approchons, je peux admirer le brushing parfait de ses